

Jean-Richard Bloch ou la musique comme utopie sociale



De Poitiers, où il vivait à la Méricote, véritable carrefour des arts et des lettres, l'écrivain tenta, avec Milhaud, Honegger et Wiener, un opéra populaire «total», qui dérouta la critique

Par Alain Quella-Villéger Photo Robert Doisneau

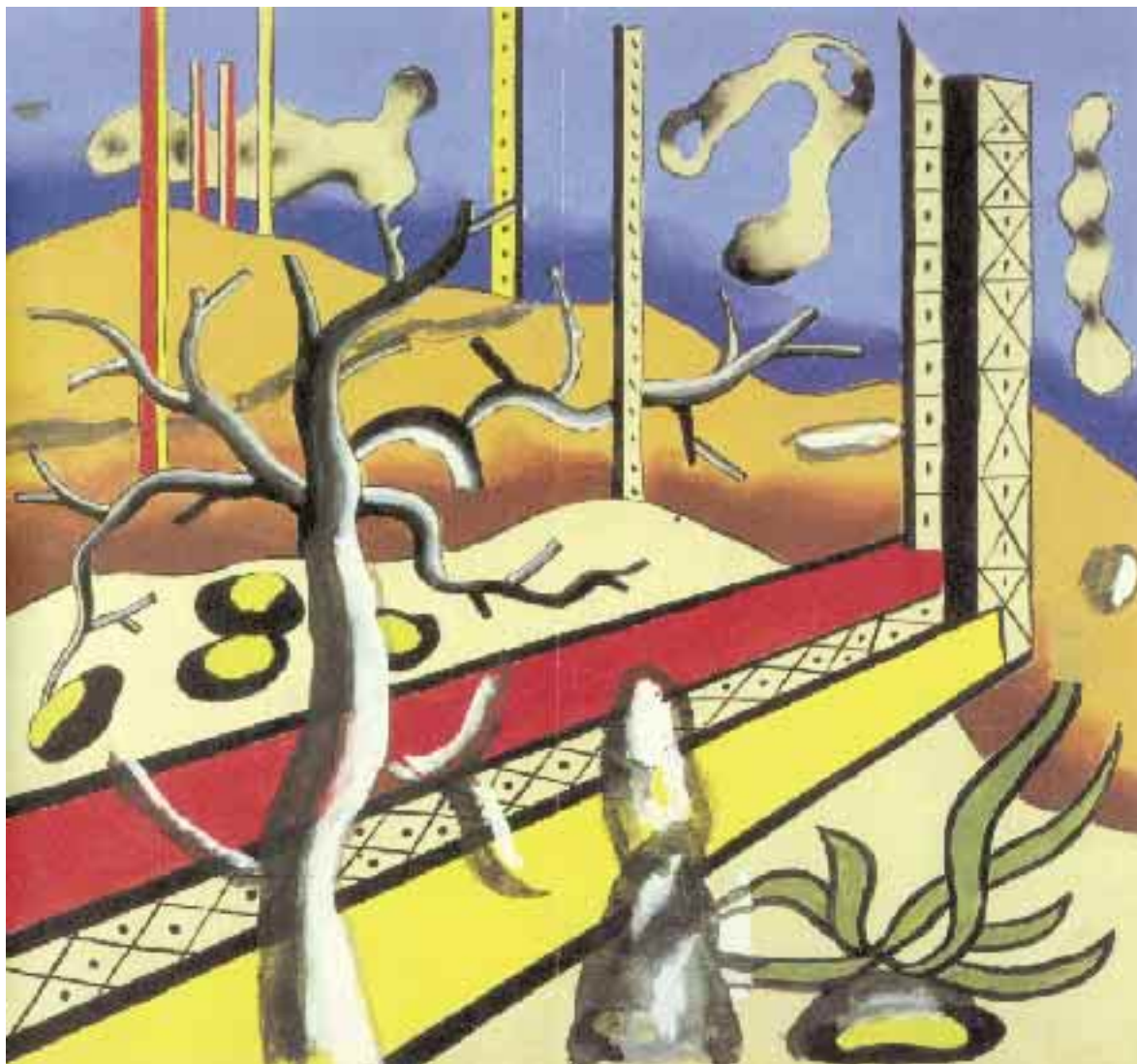
Certains œuvres musicales ont une ouverture, certains livres aussi¹. Ainsi *Destin du siècle*, de Jean-Richard Bloch (1884-1947), s'ouvre-t-il en 1931 sur «L'orgue de Chartres», où l'écrivain réserve cet aveu : «*Nous sommes tous propriétaires dans le monde. Les plus malheureux ont une maison, des terres, un parc. Les plus riches ont leurs propriétés répandues à la surface du globe. [...] Pour moi, je possède un banc à Chartres.*» De ce banc, dans l'ombre d'un bas-côté de la cathédrale, on écoute surgir la puissance sonore du grand orgue qui parle à la mémoire et rappelle «*le monde enchanté de la musique, de la couleur, des formes et du rêve*»...

En publiant, l'année précédente à la NRF, une *Offrande à la musique*, Jean-Richard Bloch, fixé à Poitiers en 1908 et y possédant depuis 1911 parc

et maison en une Méricote jamais coupée des bruits et cacophonies du monde, comptait bien prolonger et développer sa réflexion polyvalente sur la place des arts dans la société contemporaine, comme il l'avait fait la même année avec *Destin du théâtre*, et l'envisageait pour la poésie¹. La musique fait partie de sa vie, au quotidien des plaisirs comme au cœur de sa réflexion intellectuelle ; soucieux d'«*un grand mouvement populaire vers la culture*», il lui assigne une mission éducative, émancipatrice.

Peu porté sur les folklores et autres musiques traditionnelles (son voyage au Sénégal en 1921 n'en fait presque pas mention), Jean-Richard Bloch est plutôt attiré par l'invention. Parce que son parcours politique l'inscrit dans le mouvement socialiste, voire communiste, et qu'il assigne à la création artistique un rôle mobilisateur, sinon révolutionnaire, il aime particulièrement les musiques qui ont tenté ou tentent encore de secouer le joug des formes académiques, de Wagner à Stravinsky, celles qui ne font point bande à part, reléguées dans des plaisirs de boudoirs ou de luxe, trop étrangères à ses yeux à la vie populaire. Excellent mélomane, pianiste amateur, doté d'une solide culture classique – ce qui lui vaut de tenir une chronique musicale, plusieurs années durant, dans *L'Œil de Paris* puis *Marianne* (1930-32) –, il ne dédaigne toutefois point Bach, ni les musiques romantiques ou baroques.

L'Offrande à la musique est en réalité la réunion de plusieurs textes : *Dix filles dans un pré*, *La Nuit kurde*, *L'Illustre magicien*. Chacun de ces titres révèle un épisode de l'entreprise musicale du dramaturge. *Dix filles dans un pré*, présenté comme un «*ballet imaginaire*» par son auteur, est une sorte de «*féerie de rires et de chants en cascade*» née à Paris en novembre 1920 pendant l'audition de la *Schéhérazade* de Rimski-Korsakov, mais écrite à la Méricote en mai-août 1922, puis illustrée dans l'édition originale (Au Sans Pareil, Paris, 1926) par quatre gravures de



Etude de Fernand Léger pour Naissance d'une cité (gouache sur carton, 1937, 40x38 cm, coll. part.). Léger a signé les décors du spectacle imaginé par Jean-Richard Bloch.

Page de gauche : Jean-Richard Bloch chez Fernand Léger, à Paris (coll. part.).

Marie Laurencin. Cette «fable animée», légère et énigmatique, «trêve incroyable au milieu du combat», en dehors du temps, des hommes et de la société (mais inspirée par le parc de l'abbaye de Varennes, en Berry chez l'amie aimée Jenny de Vasson), jouée à Genève en 1927 puis à Paris, emprunte à la chanson, de son titre inspiré d'une comptine traditionnelle aux ballades de Paul Fort, mais ne comporte pas de partition musicale.

DANIEL LAZARUS VIENT À LA MÉRIGOTE POUR COMPOSER

L'Illustré magicien (d'abord intitulé *Forces du monde* dans *Les Cahiers de Paris*, en 1927, mais seulement porté à la scène en 1937) est un livret lyrique datant de 1923, adapté d'une des *Nouvelles asiatiques* de Gobineau, auteur qui fascina notre écrivain. La musique en est due à Daniel Lazarus (1898-1964), pianiste et compositeur français qui produisit beaucoup dans l'entre-deux-guerres et eut une prédilection pour les ballets. Daniel Lazarus, chroniqueur musical de la revue *Europe*, porté à la direction musicale de l'Opéra-Comique en 1937, partageait les idées de Bloch

au sujet des rapports de la création avec le peuple (la vision sorélienne de la valeur sociale de l'art), et les reprendra dans son livre-testament, *Accès à la musique* (1960).

Daniel Lazarus est venu à la Méricote pour composer. Quelques photographies en témoignent, de même qu'une autre y montre Alexandre Tansman (1897-1986), qui a mis en musique en 1926 *La Nuit kurde*, livret lyrique adapté du roman éponyme de Bloch (1925), et qui eut pour titre *Hommage au musicien, ou la nuit kurde* (*La Revue nouvelle*, 1927). Alexandre Tansman, pianiste et chef d'orchestre polonais installé à Paris en 1920, très lié à l'avant-garde, a lui-même voulu réaliser cette adaptation musicale, créée à Genève en 1928, jouée à Paris le 3 juin 1937, radiodiffusée, reprise le 28 janvier 1938 (sa *Suite de la Nuit kurde* a été publiée chez Eschig, 1927).

Reste que le grand œuvre entre tous fut incontestablement *Naissance d'une cité*, une de ces grandes réalisations comme le Front populaire aime en monter avec les finances publiques. *Naissance d'une cité*, dont le titre original était *La Journée d'un homme* (sur le manuscrit daté juin 1933), ne relève pas seulement d'un exigeant projet

1. L'«Ouverture» du roman de J.-R. Bloch, *Sybilla*, (1932) porte sur la quête d'un phonographe, le dernier vœu d'un mourant étant d'écouter un quatuor.

2. C'est le titre de son article paru dans *L'Humanité* du 19 avril 1936. Voir V. Brett : «J.-R. Bloch et l'esthétique révolutionnaire», *La Nouvelle Critique*, n° 137, juin 1962.



Le bureau de Jean-Richard Bloch, à la Méricote.

théâtral, «synthétique» et universaliste, ou d'une vision utopique mettant l'art au service de la politique, l'entreprise se voulait «un véritable opéra populaire, sportif, social, industriel, gymnique, légendaire [...] un grand spectacle total» (c'est J.-R. Bloch qui souligne).

L'argument peut en paraître mince : une sorte de révolte contre l'aliénation ouvrière qui se transmue en robinsonnade des temps modernes, quête d'une terre promise portée par un rêve de «pionnier, qui va créer la vie sur des bases nouvelles». Le mot utopie s'impose par l'île même sur laquelle se greffe l'action, dans l'Atlantique nord. Ce conte politique musical se passe dans une arène entourée par une piste cycliste, avec décors mobiles, haut-parleurs, sunlights, chœurs, et même «action corporative, réunion publique», le tout, entre wagon de métro, atmosphère de bistro, grand vent insulaire et *happy end* festif.

Créée lors de la clôture de l'Exposition internationale de 1937, du 18 au 22 octobre au Palais des Sports (le Vel' d'Hiv), avec des décors signés Fernand Léger, une mise en scène de Pierre Aldebert et une chorégraphie de Tony Grégory, *Naissance d'une cité* est portée par la partition due à Jean Wiener et au directeur musical Roger Désormière (1898-1963, l'un des grands chefs d'orchestre français de l'époque, dirigeant dès 1936 l'orchestre symphonique de l'Opéra de Paris et celui de l'Opéra-Comique, soucieux de jouer ses contemporains, de Boulez à Satie, il fut également compositeur de musiques de films). Arthur Honegger et Darius Milhaud signent les «lyriques», autrement dit plusieurs

musiques de chansons. Dans l'hommage de la revue *Europe* à Jean-Richard Bloch, préfacé par Aragon (n° 135-136, mars-avril 1957), Darius Milhaud et Jean Wiener salueront leur ami et collaborateur, par-delà cette «œuvre audacieuse» (J. Wiener).

SPECTACLE ÉCLECTIQUE ET NOVATEUR

Lire aujourd'hui ce livret, privé du spectacle et de sa bande-son (il n'en existe malheureusement aucun enregistrement), ne peut qu'être frustrant, mais les indications scéniques de Jean-Richard Bloch (air «extrêmement vif et gai» ou bien musique «maléfique et funeste») aident à en imaginer le caractère éclectique (mélange d'hymnes nationaux, de klaxons, de moteurs de camions, de bruits de mitrailleuses, sirènes, accordéon-musette), et surtout novateur – dans le prolongement du *Pacific 231* de Honegger (en 1924), de la *Fonderie d'acier* de l'élève de Prokofiev, Alexandre Mossolov (*Zavod*, 1927) qu'écouta Ravel, ou bien du *Boléro* de ce dernier (1929)³. Si l'audace esthétique du spectacle dérouta la critique (mais on dit qu'au contraire le public, environ 50 000 spectateurs, s'y amusa bien), cette œuvre fut à la fois, au plan de la création culturelle, «la tentative la plus ambitieuse du Front populaire avec La Marseillaise de Renoir» (pour l'historien Pascal Ory), mais aussi son chant du cygne.

La première nouvelle publiée par Jean-Richard Bloch, *Lévy* (1911), et dont l'action se situe à Poitiers, était précédée d'un vers-épigramme de Walt Whitman : «*L'homme moderne, voilà ce que je chante.*» *Naissance d'une cité* tenta de porter encore plus haut ce chant. Mais lorsque les miliciens occupèrent la Méricote, durant la Seconde Guerre mondiale, soucieux d'un homme nouveau d'un autre genre, ils détruisirent l'importante discothèque de l'écrivain. Aujourd'hui, demeure, silencieux dans le bureau de Jean-Richard Bloch, le beau phonographe en acajou verni que lui avait offert en 1928 la photographe autrichienne Trude Geiringer... ■

Pour en savoir plus sur J.-R. Bloch, voir la bibliographie donnée dans *L'Actualité Poitou-Charentes*, n°46, octobre-décembre 1999 : «J.-R. Bloch à la Méricote» par Alain Quella-Villéger. Ainsi que *Avez-vous lu J.-R. Bloch ?* par J. Albertini (éd. Sociales, 1981), et le Bulletin de l'Association J.-R. Bloch, 64 rue Stendhal, 75020 Paris. Voir aussi W. Klein : «L'espoir naif : *Naissance d'une cité*», *Europe*, mars 1986 ; W. Asholt : «Théâtre d'avant-garde ou idéalisme naif», *Europe*, juillet 1997, et P. Ory : *La Belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire, 1935-1936*, Plon, 1994.

Deux rééditions récentes de Jean-Richard Bloch sont à signaler : *Toulon* [pièce de théâtre, 1943], Les Cahiers de l'Égaré (83200, Le Revest-les-Eaux, BP n°9), 1998. Et *Première journée à Rufisque* [1926], Charlieu (42), La Bartavelle, coll. La belle mémoire, 1998.

3. Ravel écrit en 1933 : «C'est à une usine que je dois de l'avoir conçu. Un jour, j'aimerais le donner avec un vaste ensemble industriel en arrière-plan.» Ecouter la compilation *Machines en portées*, CD du musée des Arts et Métiers, 1999.